

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 42

Artikel: Souvenirs de "chez nous" : (suite et fin)
Autor: Samin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ARMOIRIES COMMUNALES



Bretigny-St-Barthélemy a adopté en 1921 un écusson divisé en deux, verticalement, blanc et rouge, rappelant les couleurs de l'Abbaye de Romainmôtier, fondatrice de l'ancienne Abbaye de St-Barthélemy, reconstruite en 1575.

Sur ce champ blanc et rouge se détache un château encadré de quatre coquilles : une au-dessus du château, une au-dessous et une de chaque côté. Les parties du château et des coquilles sont rouges sur le demi-champ blanc et blanches sur le demi-champ rouge. Les tours représentent le château sis dans cette commune, les coquilles sont prises dans les armoiries de la famille de Goumoëns, qui, sauf erreur, édifia le château.

C'est à l'occasion de la restauration de l'église qu'a surgi l'idée d'adopter ces armoiries pour être reproduites en vitrail d'une fenêtre gothique retrouvée au cours de la restauration de cet édifice.

Les détails ci-dessus nous ont été communiqués par M. Victor Basset, secrétaire municipal, lequel avait projeté ces armes.

* * *



Oulens (Echallens). — Le 23 mars 1921, sur la proposition de la Commission héraldique, le Conseil général d'Oulens a adopté un écusson qui présente sur un champ d'or une figure de couleur noire,

composée d'un losange évidé tenant tout le champ de l'écu combiné à un sautoir (soit croix de St-André ou croix en X). Les héraldistes dénomment *frette* cette figure. Ces armes rappellent celles des Sires de Jouse, seigneurs d'Oulens vers 1600.

Nous devons les renseignements ci-dessus à l'obligeance de M. Clavel, secrétaire municipal à Oulens.

* * *

Vallamand. — A l'occasion de la confection d'un vitrail pour le temple paroissial, M. Châtelain, architecte, proposa : une grappe surmontée de la lettre V. Vallamand est un pays de vignoble. Nous ne savons si le vitrail a été exécuté tel.

* * *



Villarzel. — En 1919, Villarzel a adopté, sur la proposition de MM. André Kohler et Maxime Raymond, un écu coupé horizontalement, blanc en haut, rouge en bas. Sur ce fond se détache une tour carrée noire recouverte d'un toit à deux poinçons. Les couleurs sont celles de l'Evêché de Lausanne, dont Villarzel dépendait ; la tour, qui subsiste encore à Villarzel, est un vestige d'anciennes fortifications.

* * *

Vuarrens. — Sur une assiette commémorative du centenaire de 1903 figure un écu divisé verticalement en deux parties rouge et blanc. Sur la partie inférieure et au centre du champ ainsi formé, la lettre V surmontée d'une tête de bœuf vue de profil ; les parties de ces « eubles » qui sont sur le rouge sont blanches et les parties qui sont sur le

blanc sont rouges, le tout encadré de deux tiges de froment d'or avec épis. Il serait désirable que cet écu fût simplifié et mieux ordonné héraldiquement ; nous attendrons ce moment pour en donner une figure. La tête de bœuf rappelle que les Vuarrennais ont pour sobriquet : *lei bao*.



ET PI, RAVE; VIVE LÈ BITÈS !

Monsu lo Conteu,

Perdenà mè se vigno vo z'imbètâ avoè mon barbouillon dè la metzance, mà iè ôquî su l'estoma et faut que saillé, n'ai a pas de nâni. Vaitzé la question :

Ié liézu lai a quoqué tein deïn on nové papâ, on artiello dé comparaison dé primé po l'éducation dé bestiaux et dé zinfants. Ce t'artiello se boellé dince : « Beniraux Vaudois, que sont voutré zinfants aupri de voutré vatzés !... » So desant, sti papâ la l'air dé critiqué la manière dé repartechon dé primés. Hé bin ! Monsu, mè léviné se n'a pas tórt ! Quant on a pire coumin ona crâpia dé pudze dé bon sang, lé bin facile dé lou comprindre sin tant dé manigance. Ne su pas, on Monsu coumin vo, mà to parâ ié prau de comprenaille.

Ete-que lé bâu, lé vatzes et lé modzons ne sant pas plle gros, plle fôrts que lé zinfants ? Faut donc mè sé bailli dé pinna apré leux ? Faut allâ to se cofeyâ à l'étrâbillo, rechâidré dé zimbougnâies, des dzevatâies, des cuvataïes dé la metzance... N'e te rin que to cin ?

Avoè lé zinfants, bernique ! Se volliont crenesâ, on lau baillé ona bordenâie pé la tita et tot est de.

Ne pas se dandzerau dé lé zéduquâ, pauvont comprindré ôtié, mà lé bité, ne l'ai à pas de nâni, faut les dressé avoè l'écordja, et, mè lévine ! né pas sans pinna !...

Lé zinfants sti tin in savant traou. L'ont ona lingua dau diablo, et porqué ? po rin dauto ; po crenesâ à leux parints, po riré dé villio que n'in savant pas atant.

Na, na ! porqué tant primâ lé régents que dai-vant s'habitua à l'humilité, à toté lé vertus chrétiennes ; né pas grand tzouzé que d'élevâ dé zinfants din ona bouna tzambra, mà dé zanimaux din on étrâbillo !...

Lé forté primé no zincoradzont, sin cin no n'arin min de bi bestieux, et les bité font lou bonheu dé gouvernêmins et dé populachons. Et onco, faut te pas de dépînses por allâ concouri, caracollâ avoè noutré bités inrubanâies ? ah ! ah !...

Onco on mô, rin qu'on mot et vo sarâi quitto !...

La prospérité dau pays dépînd mè dé bités que nourré que dé biaux esprits que ne fant que révolutionâ. Quand lé dzins nin savant que to justo po fairé leux affairés ne vant pas adi mettré lau nâ iau n'ant rin à veiré, restant tzi leux, et lo gouvernamin n'est pas adi détraquâ.

Bondzo, Monsu lo Conteu, à on autrou iâdzo. Perdenà mè se ie vos ai écrit in patois, mà ne sai

pas prau lou français, et to parâ ié pu gagnî ma via et êtré primâ po ona modze... Posta-vo bin. Voutron serviteux respétablo.

Grifphon-lo-Justo.

SOUVENIRS DE « CHEZ NOUS »

(Suite et fin.)

Comme il est loin ce temps où, au premier printemps, dans les vergers voisins, nous développions de fantastiques galopades en jouant aux « voleurs de chevaux », tandis qu'en été nous y chipions pommes et poires, et qu'en hiver, quand l'eau d'une fontaine habilement dirigée s'était changée en glace, nous y pratiquions des glissades enivrantes, qui sur le bois poli de ses sabots, qui sur une simple planche, qui sur une luge ou un « banchet ». Vers le Nouvel-An apparaissait les patins de Flint, Clieux et autres privilégiés, « aux études » à Lausanne, lâchés pour quelques jours. O ! verger du « Grand Crétaz », de quelles « débattues » du bout des doigts tu fus la cause ; mais que de bon sang tu nous a fait !

Voilà l'église à la large tour carrée, sans grâce et sans beauté. De temps à autre, nous grimpons au clocher et attendions avec impatience le moment où l'horloge « frapperait », ou bien nous assistions à cette œuvre magistrale qui consistait à « sonner midi ».

Le temple lui-même, c'était pour nous le sanctuaire « du ministre et du régent ». Aux jours de grande cérémonie, le « sonneur » passait, dans les bancs, la crouille longuement emmanchée ; c'était lui aussi qui alimentait les deux fourneaux de fonte à haute colonne, qui laissaient glacés les fidèles trop éloignés d'eux et endormaient doucement ceux qui étaient trop près.

Sous le chœur de l'église est la « chambre des pompes », autre mystère pour nous. On les sortait rarement ; parfois la nuit, quand nous dormions, et puis le jour de l'Ascension. Ah ! ce jour-là, il s'agissait de « mouiller le coq ». Il y allait de l'honneur du chef. Que la bise vint à contrarier, que le porte-jeu fut moins adroit ou l'équipe moins vigoureuse, que le coq de l'église ne fut pas atteint, le brave homme s'en allait maugréant, et il ne faisait pas bon se trouver sous ses pas.

Tout à côté, la fontaine où trônaient les lessiveuses, où venait s'abreuver le bétail et où s'approvisionnaient d'eau les ménages. Après la fin de l'école, à 4 heures, c'était la tâche des enfants : « porter l'eau ». Boilles, brantes, bidons, seilles étaient mis à contribution. Les vieux portaient volontiers la seille sur la tête, avec ou sans « torche », et c'est encore aujourd'hui un étonnement, pour moi, de revoir, en pensée, ces hommes ou ces femmes marcher avec aisance, une seille d'eau sur la tête, sans la tenir et sans en rien verser.

Plus loin, c'est l'école, le « collège », comme on dit à la campagne, avec ses deux classes au soleil, son minuscule clocheton qui ne renferme pas, mais supporte seulement, la cloche de l'école, celle que les vieux appelaient encore la « cloche au loup », parce que, suspendue dans une vieille chapelle que je n'ai point vue, elle servit jadis à rassembler les hommes du village pour faire la « battue » lorsqu'un loup ou un ours était signalé dans la forêt voisine.

Pourrais-je parler de la cloche sans dire un mot de l'école, qui m'a laissé de si doux souvenirs, et du régent, qui me fut si cher. Mais ces souvenirs sont intimes et personnels ; je ne saurais les divul-

guer. Tout au plus, pourrais-je parler des écoles de veillées, éclairées à la chandelle fichée dans un bloc de bois, et des jours où nous « montions le bois » au galetas. Le beau charivari que c'était.

A côté des salles d'école étaient deux pièces mystérieuses : l'une, la Salle de Municipalité, lieu sacré pour nous qui n'avions pas encore appris à manquer de respect à l'autorité; l'autre, la Salle des Catéchismes, cet intermédiaire entre l'école et la liberté, où chaque année une nouvelle volée prenait sa place. C'est là, aussi, qu'était la bibliothèque où plusieurs d'entre nous puisaient largement, sous l'œil bienveillant de Monsieur le Ministre.

Sous les classes était le pressoir de commune où nous allions en automne chiper des pommes, pousser à la palanche, boire du moût, et souvent nous faire chasser par le père Martin quand nous faisons trop de bruit. Ce n'était pas le pressoir moderne, oh ! non. Un cheval faisait péniblement tourner la « rebatte » qui écrasait les fruits. Et cela me rappelle que j'allais vu, avant celui-ci, un autre pressoir, tout en bois, dont les craquées, à certains moments, s'entendaient de tout le village. Il fallait, à chaque « quart », sortir la « palanche » du trou de la tête de vis et la placer dans le trou suivant. Certain jour, on avait serré si fort qu'on ne pouvait plus desserrer et qu'on dut, pour y arriver, atteler une paire de bœufs et faire passer une chaîne par une fenêtre. On avait « bien le temps ». Alors.

Il me faudrait maintenant vous parler de la « boutique à Jaques », aux profondeurs mystérieuses, d'où le village tirait, alors, presque tout ce qui s'achetait au détail : l'huile pour le « craizu », les « oublies » à cacheter les lettres, la cotonne, les lacets, le mazuroni, le café qu'on prenait par $\frac{1}{4}$ de livre, le sucre d'orge, le jus de réglisse, etc., surtout nos cahiers d'écoliers et les plumes « à la rose ».

Tout près, c'était l'auberge : « Chez Jupe », disait-on; c'était plus simple que de rappeler le « Lion d'Or ». Ici, on faisait la plupart des mises. Le concurrent, un peu plus haut, avait le relai de poste. C'est chez Jupe qu'un soir le garde-police, trouvant quelques gros bonnets attardés après 10 heures, leur intima l'ordre de vider les lieux.

— *Mâ, Samuët, laisse-no au-min jéré lo compto.*

— *Compto au pas, faut trou.*

Telle fut la réponse, suivie d'effet.

Le garde-police, c'était aussi le guet qui « criait » les heures dans le village. D'un quartier à l'autre, il allait sans trop y voir; témoin ce fait souvent raconté : la cognée d'un timon de char au beau milieu de son cri de guet, qui se transforma en :

— *Il a sonnè... te vaudzai pi por on temon.*

Mais, s'il ne voyait pas toujours son chemin, il observait bien des choses. Ce n'est pas lui qui était surpris à l'annonce d'un mariage :

— *M'en mauftavo bin, disait-il simplement, ya grand tein que lo Djan verene perquie la né.*

Bien des secrets familiaux se dévoilaient ainsi, la nuit, aux oreilles du guet. Et puis, on avait recours à ses services :

— *Je veux aller à Morges demain, disait l'un, tu me « crieras » à 3 heures pour donner à manger au cheval.*

Où bien c'était une femme qui devait cuire son pain « à la première » (sous-entendu première fournée) et qui craignait de ne pas s'éveiller à temps pour « empâter ».

Là, c'est la laiterie où nous allions acheter le lait, manger les « dames », tourner la « beurrière », « tenir le pied », quand le fromageur était de bonne humeur.

Et ce chemin caillouteux qui monte, monte, c'est celui du cimetière, au Motty, c'est-à-dire sur l'emplacement d'une ancienne église, depuis longtemps démolie. Lieu mélancolique, mais belvédère incomparable vis-à-vis des Alpes et du plateau vaudois, du lac de Neuchâtel au Léman. A mon âge, je rêve encore du Mont-Blanc, vu de là-haut.

Et, en pensée, je revois le grand épicea qui s'élevait, là, tout à côté. On disait : « la Five », et je pense que nombreux sont ceux auxquels vont mes souvenirs, qui sont à leur tour « montés à la Five » pour y goûter, avant moi, le repos.

J'ai du plaisir, avant que vienne mon tour, à me rappeler ces souvenirs de « Chez Nous ».

Samin.

JE N'ENTREPRENDRAI PAS...

*Je n'entreprendrai pas de vous complimenter,
Et n'affirmerai point que je vous trouve belle
Car d'autres vous ont dû souvent le répéter
Sans vous apprendre rien de neuf, Mademoiselle.*

*Si je vous murmurais qu'ils sont exquises vos yeux,
Sombres sous la clarté de votre chapeau rose,
Qu'ils sont charmants rêveurs, jolis malicieux,
Vous me diriez : « Je sais, parlez-moi d'autre chose. »*

*Si je vous chuchotais que vous avez des doigts
Qu'on a peur de baiser tant ils paraissent frêles,
Des doigts aussi mignons que l'est votre minois,
Vous me répondriez : « Ce sont vieilles nouvelles ! »*

*Si je vous déclarais que vos bras nus et blancs,
Que vos pieds ravissants, que votre fine taille
Laisent vos amoureux, derrière vous, tremblants,
« Que suis-je, diriez-vous, pour que l'on me détaille ? »*

*Suis-je un tableau, Monsieur, dont on débat le prix ?
Un gentil bibelot qu'un jeune homme examine ?
Et vous ajouteriez, peut-être, avec mépris :
« De grâce, laissez donc en paix ma taille fine, »*

*Mes yeux, mes doigts, mes bras, mon minois et mes
Et ne vous mettez point en frais de flatterie, [pieds.
Sur votre compliment fade et plat je m'assieds,
Car vous me fatiguez. Partez, je vous en prie. »*

*Et vous auriez raison de m'éconduire ainsi,
Si j'avais le toupet de parler de la sorte,
Mais je ne l'aurai point, n'en ayez pas souci,
Vous n'aurez pas besoin de me montrer la porte.*

*Je ne suis pas de ceux trottant sur vos talons,
J'appant et mordillant le bas de votre robe,
J'ai simplement pour vous des regards un peu longs,
Je suis l'ami qui vient, qui se tait, se dérobe.*

*Plutôt que de tenir un verbiage vain
Et de vous voir douter de l'affection même,
J'abandonne ma main fiévreuse en votre main
Et vous laissez le soin de penser : « Comme il m'aime ! »*
André MARCEL.

A la pinte de Roille-Graubon. — Dites-voilà, Madame, avez-vous du nouveau, du tout nouveau ?

— Ma foi, on n'y a pas encore mis la boîte. Et puis le voyage l'a si tellement remué que pour le moment n'est pas bien « serviable » !

Voilà un vin qui ne sera pas commode ! C. R.

Du tac au tac. — Samedi matin, sur le Grand-Pont, un ouvrier se rendant au travail interpelle, en passant, un gypsière-peintre qui, juché sur une grande échelle, est en train de revérifier une devanture :

— Dis, toi, on a le beau temps, les singes montent !

— Et les crapauds restent en bas.

AU VIEUX PAYS DES BISSES

LE rôle éminemment utile des bisses du Valais, dont l'origine se perd dans les antécédents de la civilisation romaine dans nos contrées, a été éloquentement démontré, une fois de plus, au cours du brûlant été 1921. Ces gracieux ruisseaux, dérivés de leur cours naturel pour le maintien de la verdure sur les coteaux arides, n'ont de longtemps jamais été mis à si intense contribution. Dès les chaudes journées de mai, ils étaient « mobilisés » et, en juillet et août, ils furent même appelés au secours de certains parchets du vignoble valaisan, criant détresse sous les caresses trop vives de l'incandescent Phébus.

Bien heureux sont encore les paysans quand une eau abondante est assurée à l'alimentation de ces canaux, précieux auxiliaires de l'agriculture. Mais il arrive parfois que la sécheresse prolongée tarit les sources qui ne dépendent qu'indirectement du glacier. Il s'ensuit parfois des tiraillements et même des disputes homériques pour le partage des eaux, qui se fait, selon les communes, de façon originale et variée.

Nous reproduisons ci-dessous un avis paru dans le *Bulletin officiel du Canton du Valais*, 23 septembre 1921. Il concerne l'attribution de l'eau supplémentaire provenant de l'agrandissement du bisse et des fractions de droits ensuite du remaniement des « actions » du bisse :

BISSE-VIEUX - VENTE D'EAU

L'eau nouvelle provenant de l'agrandissement projeté, ainsi que l'eau des quarts et demi-quarts et l'eau des tiers transformés en quarts, sera vendue aux enchères à la maison de commune à Basse-Nendaz, le dimanche 9 octobre 1921, à 12 heures.

Mise à prix et conditions de paiement selon protocole du 11 septembre, avant les enchères.

Nendaz, le 18 septembre 1921.

Mce Fournier, secrétaire.

Plusieurs auteurs se sont occupés des bisses du Valais. La plus récente et meilleure de ces études est celle publiée par M. Louis Courthion, Valaisan, de Genève, bien connu, dans les livraisons juillet et août 1920 de *l'Echo des Alpes*.

M. Gabbut.

MODERN STYLE

J'ai soif et plus je bois, plus j'ai soif : tragédie !

NE cherchez pas, cher lecteur, ne cherchez pas ! Il n'y a aucun rapport visible entre mon petit récit et son épigraphe. Mais ce vers me rappelle si nettement et si instantanément, chaque fois qu'il me vient à la pensée, mon vieil ami Babylas Pinglet, qu'il est fort bien à sa place en tête de ce nouveau fils de mon génie.

Mon ami Babylas Pinglet est poète, et poète élégiaque. Il vient même d'être élu prince des poètes élégiaques et, pour fêter son nouveau titre, nous a réunis, quelques intimes, en son studio.

On a discuté littérature, on a bêché Rostand, Hugo, Verlaine, ces souverains poncifs comme dit le petit Baluchard; Pinglet les a excommuniés en sa qualité de chef de l'école néo-néiste; on a bu force whisky and soda; puis, une fois la tourbe des disciples partie, je restai seul avec le maître.

Babylas est en verve, et son humeur est charmante. Son nouveau titre, la gloire qui frappe à sa porte et les nombreux alcools absorbés ce soir le mettent en veine de confidences.

L'instant est propice, sans qu'il s'en doute, de l'interviewer. Je hasarde une question et, phénomène peu habituel, il y répond.

— Ma façon de travailler ? Bien simple : j'écoute pleurer mon cœur, je regarde saigner mon âme; je souffre et j'écris, je meurs et je chante.

— Ah ! non, mou vieux; je suis seul; inutile de « néo-néiser » pour moi. Souffrir, saigner, mourir, tout cela est fort beau, mais j'ai plutôt accoutumé de te voir pipe au bec et verre en main, et folâtre plutôt que désespéré.

Babylas, un peu interloqué, but d'un trait son gigantesque verre, me regarda fixement de haut en bas. Je crus qu'il allait me battre.

Mais soudain souriant :

— Tu as raison, dit-il, inutile de faire le prophète. Ce vieux Bobby ! Allons, encore un whisky !

— Et tu m'initieras à ta méthode de travail.

— Puisque tu y tiens tant que cela.

Et Babylas me prit par la main et me fit passer dans la salle voisine.

Une grande table la remplissait presque entièrement, sur laquelle se trouvaient une quantité de petites boîtes sans couvercle et pleines de rognures de papier.

Je m'étonnai. Babylas m'apprit en même temps que c'était là sa table à écrire et sa méthode.

Et cette méthode, cher lecteur, je vous la donne gratuitement, ne doutant pas que cette générosité ne nous vaille une pléiade de poètes de talent et néo-néistes.

Voici :

Chacune des boîtes portait une étiquette. Sur l'une c'était : « rimes masculines », sur une autre : « adverbess », sur une troisième : « pensées abstraites (réserve) »; sur d'autres encore : « verbes », « substantifs », etc. Une des rubriques me plut spécialement : « titres symboliques ».

— Mais que fais-tu de tout cet arsenal ?

— Tu vas voir.

Et Babylas Pinglet, prince des poètes élégiaques, se passa la main dans les cheveux qu'il porte très longs, ferma les yeux et, l'air vraiment inspiré, prit deux papiers du casier « rimes masculines », compartiment « seur, zeur »; il amena : diviseur et analyseur. D'un second casier, il sortit : louvoie et